

tefois, je ne dois point refuser de parler ; mon devoir est de vous dire ce qui s'est passé. Le voici :

Voulant souhaiter le bonjour à la femme de mon garde Bierlet, je m'étais séparé de mon fils et de nos amis. Bierlet est un brave serviteur qui m'a donné mainte fois des preuves de son dévouement. Je ne passe jamais près de sa demeure sans y entrer. Après avoir causé un instant avec la femme du garde, je sortis de la maison. J'entendis les chiens donner de la voix. Il pouvait être huit heures et demie, je pris une allée pour aller me poster à un endroit où je pensais pouvoir, le moment venu, tirer sur une pièce de gibier. Je marchais rapidement. Je n'étais pas encore loin de la maison du garde, lorsque j'attendis la détonation d'une arme à feu et sentis en même temps à l'épaule une douleur très aiguë. Précisément à ce moment je faisais un faux pas, en marchant sur une branche de bois mort. Je dois certainement la vie à ce faux pas, car, je n'en doute pas l'individu me visait la tête. Je tombai la face contre terre. Toutefois, malgré le sang qui coulait en abondance, j'eus encore la force de me soulever et de jeter un regard du côté où le coup de fusil avait été tiré. Je pus voir un homme qui s'enfuyait à travers le bois ; puis mes yeux se fermèrent et je perdis connaissance. Quand je revins à moi, j'étais dans les bras de mon fils.

— Un de nos gardes, acheva le marquis, m'avait trouvé baignant dans mon sang, et avait appelé au secours. Enfin on m'aida à me dresser sur mes jambes. Je me sentis assez fort pour marcher et je voulus revenir au château à pied. Je pus, en effet, arriver jusqu'ici soutenu par mon fils et un de ses amis. Voilà, monsieur, le récit complet de ma triste aventure.

— Ainsi, monsieur le marquis, vous n'avez pas reconnu l'individu ! demanda le brigadier.

— Je vous l'ai dit.

— Et vous n'avez aucun soupçon ?

— Aucun.

— Mais vous avez vu l'homme ; pouvez-vous me dire comment il est, petit

ou grand, jeune ou vieux et comment il était vêtu ?

— Autant que j'ai pu en juger, il m'a paru être d'une taille assez haute, il m'a semblé qu'il portait une blouse bleue et j'ai remarqué qu'il avait toute sa barbe. Du reste, ma vue était troublée, il y avait comme un voile sur mes yeux ; peut-être ai-je mal vu ; je ne saurais rien affirmer.

N'ayant plus aucune question à adresser au marquis, le brigadier se retira, fort peu satisfait, d'ailleurs, des renseignements qu'on venait de lui donner.

Cependant, dès le soir même, la brigade se mit en campagne ; les gendarmes furent lancés dans toutes les directions. Pendant huit jours ils parcoururent le pays, se livrant partout à une minutieuse enquête. C'est à peine s'ils prenaient quelques instants de repos. Hommes et bêtes étaient sur les dents. Trois ou quatre vagabonds furent arrêtés et emprisonnés ; mais on reconnut bientôt qu'aucun d'eux n'était l'auteur de l'attentat de la forêt. Pour la gendarmerie de tout un arrondissement, c'était un mince résultat. En somme, toutes les recherches furent vaines. L'homme qu'on cherchait était introuvable ; ce dangereux malfaiteur avait disparu sans laisser la moindre trace derrière lui.

D'ailleurs, rien ne pouvait aider la justice et la guider dans ses investigations. Le marquis étant très animé et n'ayant pas un seul ennemi, il était impossible de découvrir le plus léger indice.

— Encore un brigand qui nous échappe, avait dit piteusement le brigadier de gendarmerie de Coulanges.

XV

PROJET DE MARIAGE

Rien n'étant venu aggraver la position du marquis. Comme l'avait annoncé le médecin, après un repos de huit jours il était sur pied.

Cependant, après le premier moment de stupeur causé par l'attentat commis sur le marquis, les hôtes du château avaient été douloureusement impressionnés. A la joie des jours précédents avait succédé subitement une grande tristesse